

Alvin Karpis  
avec la collaboration de Bill Trent

# ENNEMI PUBLIC N°1

---

  
la manufacture de livres

Profession ? Gangster, braqueur, kidnappeur. Et j'étais sacrément bon à ça, peut-être le meilleur d'Amérique du Nord. Et ça pendant cinq ans, de 1931 à 1936. Non, je n'essaie pas de flatter mon ego quand j'utilise ce mot de « professionnel ». Ce business est vraiment devenu mon vrai métier parce que c'est comme ça que je l'ai abordé : en professionnel. Dans d'autres circonstances, j'aurais pu être un avocat brillant ou peut-être un homme d'affaires fortuné. J'aurais pu faire n'importe quoi qui demande du style et surtout pas une once de pitié. J'aurais même pu occuper un poste élevé dans la police. Je me débarrassais si facilement des flics et des mecs du FBI qu'on peut dire que je connaissais mieux le crime que n'importe lequel d'entre eux, y compris le numéro un, J. Edgar Hoover. Mais la vie a en décidé autrement, et ça depuis que j'étais tout gosse. Et je ne suis pas devenu avocat, homme d'affaires, ou un de ces G-Men<sup>1</sup>. Je suis devenu un voleur, un voyou et un kidnappeur. Et oui, j'étais un pro.

1. Agent du FBI.

Je ne sais pas combien d'argent j'ai gagné. J'ai perdu le compte. J'ai pourtant une bonne mémoire et je me rappelle des détails de presque toutes les attaques de banques, de tous les braquages, de toutes les affaires de toutes ces années durant lesquelles Freddie Barker, moi et tous les autres membres du gang Karpis Barker, on sillonnait le Midwest. Mais impossible de savoir combien de fric j'ai pu faire. Tout ce que je sais, c'est que dans les bons jours, nous vivions très bien. Nous avions toujours de l'argent pour acheter la meilleure bouffe, vivre dans les plus beaux hôtels et ou des appartements confortables, porter des vêtements de luxe et conduire de grosses cylindrées.

Le problème était que je devais toujours faire attention à la manière de dépenser mon fric. Pendant toute ma vie d'adulte, j'ai été un fugitif. J'ai dû surveiller les flics et j'étais aux aguets chaque seconde du jour et de la nuit. J'ai peut-être gagné beaucoup d'oseille, mais je ne pouvais pas l'étaler comme un business man ordinaire, et je n'ai jamais fréquenté la haute société. Au lieu de cela, quand je cherchais du bon temps avec Freddie et les autres, c'était dans les bars clandestins ou les bordels. Je me sentais bien avec les gens qui vivaient dans ce genre d'endroits : je pouvais m'y détendre. Nous avions tous la même chose en commun : beaucoup de pognon et des flics qui nous attendaient.

Je suis devenu un gangster pour faire de l'argent. Mais je n'étais pas tout à fait ce que vous pourriez appeler un « mercenaire ». Le fric n'était pas ma principale motivation. L'action et l'adrénaline, voilà ce que je cherchais. Planifier un coup et effectuer chaque étape avec une précision militaire, j'adorais ça. Nos jobs, comme on les appelait, n'étaient

jamais improvisés. En tout cas pas après le début de notre âge d'or. Nous étions des sacrés pros : nous fixions le timing, les routes d'évacuation, le rôle de chaque type, et tous les détails de chaque vol ou kidnapping comme pour une opération militaire.

Mais on avait beau tout planifier, un travail pouvait mal tourner. Et quand je dis ça, je ne parle pas d'un petit accroc. Certains ratés pouvaient devenir des catastrophes totales. Je pense à ce qui s'est passé quand nous avons attaqué la banque de Concordia au Kansas.

C'était arrivé au printemps 1932, alors que j'avais vingt-quatre ans, et si un studio hollywoodien avait voulu faire un film sur cette affaire de Concordia, c'est pas Edward G. Robinson ou Jimmy Cagney qu'il aurait fallu pour les premiers rôles, mais Buster Keaton ou Laurel et Hardy.

Nous étions cinq, Freddie Barker, Lawrence DeVol, Jess Doyle et Earl Christman. Christman était là parce qu'il avait besoin de fric bien sûr. Il était un spécialiste des embrouilles et des escroqueries, et il avait fait de la taule à Jackson, au Michigan. Il s'était évadé lors d'un transfert avec des shérifs de Seattle qui l'escortaient pour témoigner dans un procès sur une affaire d'attaque de train sur la côte ouest. Il était fauché, alors nous l'avons embarqué avec nous sur le coup de Concordia. C'était vraiment une embellie qu'on lui faisait : il n'avait aucune expérience de hold-up. Mais il y avait beaucoup de solidarité comme ça entre nous. On s'entre-aidait parce qu'on ne savait jamais quand la poisse allait vous tomber dessus. Jess Doyle était comme Christman – Concordia était aussi son premier

coup. C'était un voleur de banque expérimenté qui avait cassé la nuit plus que sa part de coffres-forts, mais il n'avait jamais franchi en plein jour la porte d'entrée d'une banque avec une arme à la main.

Les trois autres étaient aguerris. Freddie Barker, c'était l'un de mes amis les plus intimes. Il était un sale type quand il devait l'être, un gangster qui n'hésitait jamais à se tirer d'affaire. À certaines occasions, cela ne le dérangeait pas du tout, surtout quand c'était un flic qui était dans sa ligne de mire.

Il était un des fils de la fameuse Ma Barker et, pendant des années, Freddie, son frère Doc, Ma, et moi avons vécu ensemble dans différentes villes du Midwest. C'est ainsi qu'est née la légende du « gang Karpis Barker ».

L'autre gars de Concordia, Lawrence DeVol, travaillait avec moi depuis plusieurs années. Je l'avais rencontré la première fois en prison en 1926 à Hutchinson, Kansas. Je purgeais une peine de cinq ans pour cambriolage, et je me suis tout de suite entendu avec ce type taciturne, environ cinq ou six ans plus vieux que moi, qui semblait tout savoir des coffres-forts. C'était ça DeVol : un sacré bon professeur. Nous avons été libérés d'Hutchinson ensemble et plus tard, nous avons enchaîné des dizaines de hold-up.

Nous vivions tous les cinq avec Ma Barker dans une grande maison à White Bear Lake, au nord-est de Saint Paul dans le Minnesota, lorsque nous avons décidé de nous en prendre à la banque de Concordia. Nous n'avons pas discuté du coup pendant que Ma était là. Nous ne l'avons jamais fait d'ailleurs. Contrairement aux histoires qui ont ensuite été racontées dans les livres et les films, Ma n'a joué

aucun rôle dans nos braquages. En fait, toute sa vie, elle a été complètement en dehors de nos coups. À White Bear Lake, nous avons observé le même mode opératoire que nous avons toujours suivi. Quand nous discutons d'une affaire, on prenait une de nos voitures et on roulait. Une tire était l'endroit le plus sûr et le plus discret que l'on puisse imaginer, impossible de se faire écouter par les flics, ou Ma.

La première étape du plan consistait à étudier les routes dans la région de Concordia. C'était la base de n'importe quel job. Nous avons emprunté chaque chemin de terre, route ou piste jusqu'à connaître le coin comme notre poche. Ensuite, nous avons tracé un itinéraire à partir de Concordia qui pourrait tromper la police. Il empruntait les petites routes les moins fréquentées. Une fois déterminé ce plan de sortie, nous l'inscrivions en détail dans un cahier. Nous avons mis le compteur de la voiture à zéro devant la banque de Concordia et refait le parcours. Chaque fois que nous changions de route, nous notions le kilométrage. Idem avec genre « une grange rouge sur la droite à tant de kilomètres, une maison de pierre à gauche à un autre endroit »... etc. Après avoir effectué l'itinéraire plusieurs fois, nous avons notre plan d'évacuation.

Planifier la route ça voulait dire aussi planquer de l'essence à des points stratégiques. Notre première planque était à 30 km de la banque. Cacher du carburant c'était important car les flics avaient la sale habitude de tirer dans les réservoirs alors que nous nous échappions. Nous emportions des bouchons pour colmater les fuites, mais nous perdions beaucoup de carburant avant que nous puissions arrêter la voiture pour poser ces fichus bouchons. C'est pourquoi

il fallait un nouveau plein d'essence à seulement 30 km du départ.

Après Concordia, nous avons décidé d'aller nous planquer dans la région de Saint-Paul, à près de 600 km. Il nous a fallu beaucoup de temps pour trouver un itinéraire sûr, d'autant plus que nous devons éviter les routes principales et les grandes villes où les flics pouvaient nous remarquer. Nous avons donc soigneusement planifié, disposé une demi-douzaine de planques d'essence et, pour faire bonne mesure, nous y avons stocké du ravitaillement.

Nous avons étudié la banque, localisé le coffre-fort et le poste de chaque employé, assigné chacun de nos gars à un job précis. Il nous fallait sept ou huit minutes pour s'emparer de l'argent et s'arracher pour Saint Paul. Nous avons acheté des salopettes : c'était ce que portaient la plupart des ploucs de la région. De cette façon, nous pourrions nous fondre dans le paysage.

Et enfin, par une belle journée ensoleillée, en milieu de matinée, nous sommes entrés dans la banque. Doyle attendait dehors au volant de la voiture. Christman se tenait juste à l'entrée, tenant quelques billets d'un dollar comme s'il venait faire un dépôt. Son rôle consistait à s'occuper des clients à leur arrivée. Avec un peu de chance, il n'aurait pas grand-chose à faire, car nous avons prévu d'être dehors avant l'arrivée de ceux-ci.

DeVol, Freddie et moi, on est entrés. On a jeté un coup d'œil vite fait. Il y avait sept ou huit employés derrière le comptoir, et les seuls clients en vue étaient deux vieux fermiers assis sur un banc, mangeant leurs petits-déjeuners

dans des sacs en papier kraft. Nous avons sorti nos flingues et nous avons dit à tout le monde d'aller dans une petite pièce à l'arrière du comptoir. Les membres du personnel ont fait ce qu'on leur a dit, mais les deux fermiers ont continué de manger comme si de rien n'était. On a eu beau leur mettre nos armes sous le nez, ils n'ont toujours pas bougé. Freddie, DeVol et moi nous sommes regardés. Finalement DeVol est venu se coller devant en agitant son 45.

– Hé les bouseux, nous sommes en train d'attaquer cette banque, a-t-il dit bien distinctement.

Et alors tranquillement ces deux abrutis se sont levés avec leurs sandwiches et sont partis attendre avec le reste du personnel. L'incident ne nous a coûté qu'un petit retard, mais c'était un mauvais présage.

Tous les trois nous avons vidé les casiers en un temps record et on a chargé les billets dans des sacs de la navy, les mêmes que tous les pilleurs de banque utilisaient. Puis DeVol et Freddie ont braqué le caissier en chef, l'ont amené dans la chambre forte et lui ont demandé de déverrouiller le coffre-fort. C'était l'un de ces gros coffres blindés avec un verrou à combinaisons multiples.

– Ouvre ça! ordonna DeVol.

– Non, dit-il simplement.

– Mais ouvre ce putain de coffre-fort! cria DeVol.

Le caissier était complètement buté, il secoua la tête.

Je regardais DeVol, Freddie et ce caissier à travers la porte, et quand ça a commencé à s'envenimer, je suis retourné dans l'entrée de la banque pour vérifier si tout se passait bien. Par la fenêtre, je pouvais voir Doyle assis derrière le volant faisant semblant de lire un journal. À côté de lui sur le siège,

je savais qu'il avait sa mitraillette Thompson. Christman, pendant ce temps, devait régler son premier accroc. Un couple de clients est arrivé. Il leur a dit, comme nous l'avions répété, que c'était un braquage et qu'ils devaient aller dans la pièce du fond. Christman a fait ça bien, dans le calme.

Je suis revenu vers le coffre.

– Ouvre ça ou je te descends ! disait DeVol au caissier.

– Non.

DeVol gifla le gars, mais ça ne servit à rien. C'était un fils de pute, mais un fils de pute déterminé.

Je suis revenu au fond à la recherche d'une fille et je l'ai emmenée dans la chambre forte. J'ai braqué mon arme sur son estomac. C'était un 45 avec un chargeur de 20 coups, une arme qui ressemblait plus à une mitraillette qu'à un pistolet. Les yeux de la jeune fille roulèrent de terreur quand elle sentit le museau de l'automatique sur son ventre.

– S'il vous plaît, ouvrez... l'argent c'est une chose, mais nos vies en sont une autre, supplia t-elle.

Mais le type n'en avait rien à foutre, alors je lui ai balancé :

– Si tu n'ouvres pas, je vais couper cette fille en deux.

Je n'avais aucune intention de tirer. Mais en disant cela, j'ai imaginé que cela pourrait aider le caissier à sauver la face. J'ai pensé qu'il pourrait ouvrir le coffre-fort et dire ensuite qu'il devait le faire pour sauver la vie de la fille. Mais il était complètement borné. Il m'a juste regardé et a à peine cligné des yeux.

– Allez-y, je la connais pas cette dame. Vous pouvez lui tirer dessus et me descendre après, mais jamais je n'ouvrirai ce coffre.

J'ai ramené la fille avec les otages. Nous étions maintenant

à la banque depuis vingt minutes. Deux autres clients sont arrivés. Christman les a conduits avec les autres. Puis un garçon d'environ onze ou douze ans est entré. Je l'ai pris par le bras.

– Petit, c'est un cambriolage, mais t'inquiète. On te fera pas de mal.

– Enlève tes sales pattes de moi, m'a balancé ce merdeux!

Qu'est-ce que c'était que cette ville de malades? D'autres clients arrivaient et Christman les dirigeaient toujours dans la pièce du fond. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu une serveuse qui sortait du restaurant de l'autre côté de la rue. Elle avait un livret de banque à la main et des factures. Elle a traversé et est entrée dans notre banque.

– Ma jolie c'est une attaque à main armée!

Je l'ai emmenée dans la pièce du fond. Ils étaient tous là, sept employés, les deux fermiers sourds, le sale gosse de douze ans et une douzaine d'autres clients. Ils étaient de plus en plus serrés les uns contre les autres. C'était aussi bondé qu'une rame de métro à l'heure de pointe.

J'ai dit à la serveuse de s'asseoir sous la table.

Dans la chambre forte, le caissier avait moins fière allure. Freddie et DeVol l'avaient salement tabassé, et il saignait. Mais il continuait de refuser d'ouvrir ce putain de coffre.

– Essayons de trouver d'autre fric dans cette chambre forte, suggéra DeVol.

– OK mais on ne peut pas s'éterniser ici, ai-je dit.

C'était en train de devenir l'un des plus longs braquages de banque de l'histoire.

DeVol a encore essayé avec le caissier.

– Comment tu as envie que je te crève? A-t-il demandé.

Le type a juste secoué la tête.

Je suis revenu voir Christman.

– J'en ai encore mis deux, a-t-il dit.

J'ai regardé par la fenêtre. Doyle avait des problèmes lui aussi. Un homme et une femme dans la voiture derrière la nôtre avaient manifestement vu ce qui se passait dans la banque, et Doyle avait manœuvré notre caisse pour les bloquer. Ils étaient assis, collés à leurs sièges.

J'ai vérifié la rue. Pas encore de flics. Mais de l'autre côté, dans le restaurant, je pouvais voir un mec qui semblait être le propriétaire et une autre serveuse qui faisait un signe de la main. Elle se retourna, passa la porte du restaurant et traversa la rue en direction de la banque.

– Tu cherches ta copine ? dis-je dès qu'elle eut franchi la porte.

– Ouais, dit-elle. Monsieur Georges n'est pas content, il pense qu'elle est en train de se foutre de lui.

– Mais bordel on est en train de braquer cette banque ! J'en pouvais plus de répéter ça sans arrêt. Ta copine est sous la table dans la pièce du fond et tu vas aller te planquer avec elle.

Ça faisait trente-cinq minutes que nous étions dans cette putain de banque. La police de Concordia n'avait toujours pas eu vent de ce qui se passait. Soudain, la porte s'est ouverte sur un autre mec. J'ai tourné mon 45 dans sa direction. C'était le propriétaire du restaurant, Monsieur Georges. Il vit l'arme et son visage se figea.

– Espèce de fils de pute ! j'ai crié. Je devais passer mes nerfs sur quelqu'un. Tu crois que c'est une blague ? Je te préviens que si on doit tirer, je commence par toi.

Je l'ai poussé dans la pièce du fond.

– OK, dit DeVol au caissier, c'est ta dernière chance : tu ouvres ou je te bute.

Toujours non.

– On se casse les gars... dis-je. Nous sommes ici depuis trois quarts d'heure.

Et nous avons filé. Le coffre-fort est resté désespérément fermé, l'argent encore à l'intérieur, et le caissier assis par terre, marmonnant à travers ses lèvres en sang.

Nous avons pris deux filles avec nous en otage. C'était ce qu'on faisait d'habitude dans n'importe quel braquage : mettre deux nanas sur les marchepieds de la voiture pour décourager les flics de nous tirer dessus. Mais il n'y avait pas de policiers. Ils étaient encore plus nuls que nous ce jour-là. Quoi qu'il en soit, nous avons laissé les filles après quelques kilomètres et elles nous ont remerciés en pleurant.

Nous avons filé au nord de Concordia pour faire croire que nous prenions la route du Nebraska. Puis nous avons tourné vers l'est. Nous avons failli nous embourber, alors on a changé de route. Changement de plan ça voulait dire que nos calculs de kilométrages ne valaient plus rien. Et naturellement, nous nous sommes perdus.

Coup de bol, nous nous sommes faufiletés hors du Kansas à travers le Missouri. Mais dans le sud du Minnesota, nous nous sommes à nouveau paumés et nous avons essayé de mettre le cap sur Saint Paul avec une boussole. Le problème était que tout le monde avait son idée sur la façon de lire ce machin. Nous avons finalement abandonné et essayé de tracer notre route en nous aidant des étoiles.

– C'est la Grande Ourse, dit Doyle en montrant le ciel. Je travaille la nuit moi, je sais à quoi elle ressemble!

– Quel con! dit DeVol. J'ai été un cambrioleur de nuit aussi, et c'est la Petite Ourse ça!

On s'est engueulés toute la nuit en tournant en rond. Il a fallu des heures avant d'atteindre White Bear Lake, nous en avions marre et nous étions crevés. Mais une bonne nouvelle nous attendait. Nous avons jeté nos sacs sur l'un des lits et avons compté 22 000 dollars en espèces.

Parmi les documents que nous avons pris dans la chambre forte, il y avait aussi des bons au porteur, pour la plupart non négociables, et un autre document marrant.

– Regarde ça, a dit DeVol. Nous avons volé l'acte de propriété du palais de justice de Concordia.

Je ne crois pas qu'il existe ce qu'on appelle un « criminel né », et pourtant je n'étais pas bien vieux lorsque j'ai décidé de faire une carrière de hors-la-loi. La première fois que je me suis senti attiré par le vice, ce fut dans les faubourgs de Topeka au Kansas, où je grandissais dans une grande maison vétuste de la Deuxième Rue. Je vivais avec mes parents, ma sœur aînée et deux sœurs cadettes. Si tout le monde menait une vie bien rangée, moi, je passais mon temps à traîner du côté de Kansas Avenue et de la Quatrième Rue. À l'époque, les putains, les macs et les flambeurs à la petite semaine opéraient dans le secteur et je ramassais un dollar par-ci par-là, en faisant le coursier pour l'un ou pour l'autre, et j'aimais ça : ce genre de vie me plaisait. J'avais dix ans et, déjà, je crois bien, je me préparais à devenir l'Ennemi public numéro un des États-Unis.

En réalité, je n'étais pas américain et ne suis d'ailleurs jamais devenu citoyen des États-Unis. J'étais canadien, raison pour laquelle le gouvernement des États-Unis m'a expulsé au Canada lorsqu'ils m'ont finalement libéré de prison en 1969. Je suis né à Montréal, au Québec. Mes parents, John

et Anna Karpowicz, étaient lituaniens et ils ont échoué à Topeka en passant par Londres, Montréal et Grand Rapids, dans le Michigan. Ils ont eu un enfant à chaque étape – Mihalin à Londres, moi à Montréal, Emily à Grand Rapids et Clara à Topeka.

C'est à Topeka que mon père s'est fixé le plus longtemps. La maison de la Deuxième Rue avait un étage et derrière se trouvaient une étable avec des vaches laitières et un poulailler. Il travaillait comme un esclave pour gagner de l'argent pour ma mère et nous autres. Il faisait marcher la ferme, si l'on peut qualifier de cette appellation la bâtisse délabrée dans laquelle nous vivions, et il occupait en même temps un emploi à plein temps comme peintre publicitaire pour le chemin de fer de Santa Fé. Il ne cessait jamais de s'activer et il en attendait autant de sa famille. En fait, il se servait d'un fouet de charretier pour me faire travailler quand je renâclais à la tâche. Mes sœurs ne lui posaient pas les mêmes problèmes. C'étaient des filles honnêtes, dures au travail. Ma mère me témoignait plus d'indulgence que mon père. C'était une femme douce et bonne, mais je doute qu'elle m'ait vraiment jamais compris. Et il y a un autre adulte qui a marqué mon enfance : l'institutrice de l'école élémentaire Branner qui, un beau jour, a tout simplement transformé mon patronyme d'Albin Karpowicz en Alvin Karpis. Selon elle, c'était plus facile à prononcer. Et, en dehors des fausses identités que j'ai prises à diverses occasions pour des raisons professionnelles, ce nom m'est resté.

Mais la personne qui a fait sur moi l'impression la plus durable lorsque j'étais gamin, c'est Arthur Witchey : à dix-huit ans il sortait tout droit d'une maison de redressement.

À dix ans, je le considérais comme un authentique caïd et, quand il m'a demandé si ça me plairait de cambrioler une épicerie avec lui, je n'ai pas eu l'ombre d'une hésitation. « Et comment ! » j'ai dit. Je piaffais d'impatience, rêvant d'accéder à ce que j'estimais les sphères supérieures. Faire des courses pour les truands, c'était une chose. Effectuer un coup, c'était gravir un échelon. Et ça semblait si simple ! Une nuit, Arthur et moi sommes entrés dans une épicerie, on a raflé tout le fric et toutes les marchandises faciles à écouler, et on a filé.

Arthur m'avait lancé et, au cours des années suivantes, j'ai fait déferler sur Topeka ma petite vague personnelle de délits. Si je voyais quelque chose qui me plaisait dans un magasin, j'attendais tout bonnement le moment favorable et, une fois la nuit tombée, je balançais une brique dans la vitrine et volais l'objet convoité. J'ai appris à repérer l'itinéraire des flics en patrouille, à bien épier les magasins que je voulais visiter, en un mot, à me débrouiller. Tout ça n'était que de la broutille, bien sûr, mais je ne me suis jamais fait pincer, et la seule chose qui ait mis fin à mes débordements, ça a été la décision de mon père d'aller habiter Chicago.

J'avais quinze ans et là-haut, dans le Nord, j'ai connu une courte période d'honnêteté. Mon père avait trouvé un emploi de concierge. Mihalin s'est mariée et, peu de temps après, ce fut le tour d'Emily, le membre de la famille dont je m'étais toujours senti le plus proche. Clara allait encore en classe et j'ai travaillé d'abord comme garçon de courses, puis comme expéditeur dans une maison de produits pharmaceutiques. J'ai donc suivi le droit chemin pendant près de deux ans, jusqu'au printemps de 1925 où j'ai été atteint

de je ne sais quels troubles cardiaques et où le docteur m'a conseillé de trouver un travail moins pénible.

Quand j'y pense maintenant, ça me fait bien rire. J'ai dû renoncer à mon boulot honnête pour ménager mon cœur et je me suis aussitôt relancé dans mes activités criminelles qui, c'est le moins qu'on puisse dire, peuvent être assez éprouvantes, elles aussi, pour le cœur ! J'ai quitté Chicago pour retourner à Topeka et je me suis associé avec un ami aussi porté que moi sur le « business ». À nous deux on a monté un stand de hamburgers qui servait en même temps de base pour la vente illicite d'alcool. On se faisait également des extras en cambriolant les entrepôts. Peu nous importait ce qu'on volait : pneus, bonbons, couteaux de poche, tout ce qui nous tombait sous la main.

Une autre activité qui absorbait pas mal de mon temps alors, c'étaient les voyages en chemin de fer. J'adorais le bruit et les trépidations des trains. Mon amour pour le rail me vient peut-être de mon enfance, car notre maison de la Deuxième Rue s'élevait juste à côté d'une voie ferrée. Les trains me fascinaient. J'en ai vu, de tous les coins des États-Unis, depuis le sud d'Iowa en passant par le Missouri, le Kansas, l'Oklahoma et l'Arkansas jusqu'en Louisiane et dans le Mississippi, et depuis l'ouest de l'Ohio en passant par le Michigan, l'Illinois, le Wisconsin et le Minnesota pour échouer dans les deux Dakotas. Les trains passaient partout en ce temps-là, et c'était ce que je voulais... aller partout.

Les chemins de fer m'étaient plus familiers qu'à n'importe quel contrôleur. Je connaissais tous les petits détails indispensables aux resquilleurs. Je savais par exemple où s'arrêtait

le Santa Fé pour prendre de l'eau, où ralentissait le Golden State pour amorcer un virage, quelles villes traversait le Katy. En plus, je récoltais une foule de renseignements intéressants sur les villes et les villages échelonnés le long des voies ferrées. Je savais par exemple où se trouvaient les meilleurs magasins d'habillement ou encore les stands d'exposition de voitures les plus prospères. Ce genre de tuyaux pouvait se révéler utile à un gars qui avait choisi de faire carrière dans le cambriolage.

C'est à bord d'un train que j'ai eu mes premiers ennuis sérieux avec la police. Ça s'est passé à Van Buren, dans l'Arkansas, avec un flic des chemins de fer. Il avait la réputation d'être le contrôleur le plus coriace de la région et avait la manie de fouiller les wagons de marchandises à la recherche de clochards. Je n'ai pas attendu qu'il braque sa torche électrique sur moi. J'ai sauté en bas du wagon et j'ai tiré tout en cavalant.

Plus tard, c'est en voyageant sur le toit du Pan American pour gagner la Floride que je me suis fait arrêter et je me suis tapé trente jours de pénitencier. Je ne peux pas dire que c'était marrant, mais en tout cas personne ne m'a matraqué. Je m'en suis tiré sans dommage, à l'exception d'un détail : mon casier judiciaire n'était plus vierge. Si bien que quand je me suis fait coincer au cours d'un cambriolage, j'ai écopé d'une longue peine.

Mon arrestation n'a rien eu de sensationnel. Ça s'est passé en 1926 et j'avais dix-huit ans. Je me livrais à un boulot tout à fait courant, le casse d'un entrepôt dans une petite ville du Kansas. J'étais tout bêtement en train de regarder autour de moi ce qui valait le coup d'être embarqué quand les

flics se sont amenés et m'ont surpris. Tout comme le juge quand j'ai comparu devant le tribunal quelques jours plus tard.

Il m'a longuement regardé, a constaté que j'avais déjà fait de la taule et m'a filé une condamnation de cinq à dix ans dans le pénitencier de Hutchinson, Kansas.

Je ne m'attendais pas à une condamnation aussi dure, mais je savais reconnaître une occasion quand elle se présentait : j'allais pouvoir commencer en prison mon apprentissage du crime, du vrai !

Hutchinson était un endroit dégueulasse. Et puant. Une odeur de chaussettes sales et de nourriture aigre vous suivait partout. Les lits grouillaient de vermine. Les gardiens passaient leur temps à vous fouiller. Si jamais on avait le malheur de se révolter un peu, ils vous bouclaient au mitard. J'y ai passé des heures. Mais pour moi et les ambitions que je caressais, le bon côté d'Hutchinson, c'était l'éducation que j'y recevais. C'est là que j'ai fait la connaissance de Lawrence DeVol et d'un tas d'autres gars tout prêts à me faire bénéficier de leur expérience.

Les vedettes du crime, à cette époque, c'étaient les cambrioleurs avec, tout en haut de l'échelle, les braqueurs. DeVol était passé maître dans l'art de s'introduire dans une banque. Il savait manier la nitroglycérine, ce qui demande beaucoup de doigté, et en connaissait un rayon pour forcer un coffre. Sa spécialité, c'étaient les boulots de nuit. S'il pouvait disposer la nuit du temps nécessaire à forcer un coffre, il réussissait. Et ça, évidemment, c'était bien autre chose que de faire irruption dans une banque et de la braquer en plein jour. Dans ces coups-là, – comme l'affaire Concordia

plus tard – on n’avait pas le temps de forcer un coffre sans la coopération des employés de la banque.

DeVol et moi, on dormait dans des cellules contiguës à Hutchinson, et on passait des heures à causer. Je me contentais surtout d’écouter et d’apprendre. DeVol n’avait que vingt-cinq ans à l’époque, mais il avait déjà pas mal opéré et il me faisait l’effet d’un géant. En partie parce que j’étais jeune et de petite taille. Je mesure seulement 1,68 m et je n’ai jamais pesé plus de 60 kg. Mais surtout parce que je lui enviais son expérience. Lorsqu’il m’expliquait comment il ouvrait un coffre ou comment il forçait une serrure aussi vite que n’importe quel gars l’ouvrait avec une clef, ou comment il démontait un fusil à répétition pour le caser dans une valise, ma foi, j’étais tout ouïe.

Nos discussions se sont poursuivies pendant près de trois ans et puis, au printemps 1929, l’idée nous est venue petit à petit qu’on devrait s’en aller d’Hutchinson. On a recruté deux autres gars pour nous aider et l’opération tout entière s’est révélée très simple. On avait décidé de filer par le garage du pénitencier où on travaillait tous les quatre ; on a donc volé deux scies à l’atelier de la prison puis, une nuit, on a sectionné deux barreaux et on est tout simplement partis en cavale à travers le Kansas, volant des voitures, des vêtements et tout ce dont on avait besoin.

DeVol et moi, on s’est séparés des deux autres, et c’était vachement excitant d’être en cavale avec lui. Il y avait chez lui une aisance, une classe qui me fascinaient. Il me demandait, par exemple, si je n’avais pas envie d’un beau costard tout neuf, et on s’introduisait dans une chemiserie d’où on repartait avec deux costumes chacun, des chemises,

des cravates et des chaussettes et à l'occasion, pour faire bonne mesure, deux sacs de voyage flambant neufs pour embarquer la camelote. On ne volait également que les meilleures armes – carabines, fusils de chasse, pistolets automatiques Savage 380 – et on voyageait à travers le pays dans de luxueuses conduites intérieures, le tout volé, bien entendu.

Sans se presser, on a traversé tout le Kansas et on est entrés dans le Colorado. C'était merveilleux d'être de nouveau libre. Partout où on allait, les gens chantaient *Ramona*<sup>1</sup> et, bon Dieu, j'ai été tellement emballé par cette chanson que je me suis mis à la fredonner tout le temps moi aussi. À Limon, dans le Colorado, on passait des films Vitaphone, et DeVol et moi, on est allés en voir un. On se fichait pas mal de la synchronisation défectueuse. Les lèvres du héros ne remuaient pas en mesure quand il chantait *Avallon*. Et alors ?

À Pueblo, on a volé une Studebaker et traversé le pays des melons. D'ici un mois environ, la contrée serait en plein boum, mais pour le moment, tout était calme. On a traversé Rocky Ford et on est arrivés à Lamar dont on se souviendra éternellement comme étant la ville de Jake Fleagle. Le Gang Fleagle s'y était déchaîné à coups de flingues et plusieurs personnes, dont un directeur de banque, avaient été tuées. J'étais assez calé en histoire pour savoir que cette attaque de banque avait été l'une des plus sanglantes des États-Unis.

1. *Ramona* est le tube de l'année 1927, écrite par Gilbert Wolfe et Mabel Wayne.

Et puis un jour, on a franchi la frontière de l'Oklahoma. Cette région du nord-ouest prise en sandwich entre le Kansas, le Colorado, le Nouveau Mexique et le Texas, était une zone sauvage et désolée. La poussière ne tourbillonnait pas encore, mais on était à la fin mars et le vent commençait déjà à souffler. DeVol était chez lui : il était ravi. Il a choisi Woodward comme première étape. C'était le genre de ville qui s'anime le samedi soir et où les cultivateurs de la région venaient faire la noce. Et vous parlez d'une chance ! On y est arrivés un samedi soir. On n'avait qu'un dollar à nous deux, mais ça ne tracassait guère DeVol.

« Tu sais quoi ? m'a-t-il demandé tandis qu'on déambulait dans la ville. J'ai l'impression que l'Oklahoma va être formidable pour nous. »

C'est drôle comme on sait quelquefois d'avance qu'on va se plaire dans un endroit. Eh bien, c'était ce que je ressentais en arrivant dans l'Oklahoma.

À l'époque où c'était encore un territoire<sup>1</sup>, il n'y avait pas de police en Oklahoma. Des criminels de toutes sortes finissaient par y échouer parce qu'ils savaient que les seules personnes dont ils avaient à se méfier étaient les marshalls des États-Unis. C'étaient les seuls représentants de la loi. En 1907 le territoire est devenu un état, mais la plupart des gosses qui y avaient grandi étaient des enfants de hors-la-loi et ils n'avaient pas été encouragés à avoir des rapports amicaux avec la police ! Ces mecs avaient eu des enfants à

1. Historiquement, aux États-Unis, un territoire organisé (organized territory) est un territoire pour lequel le Congrès américain a pris un Organic Act pour déterminer de manière formelle un système de gouvernement. De tels territoires peuvent devenir des « états ».

leur tour et les avaient élevés suivant les mêmes principes. L'Oklahoma avait vite acquis la réputation d'être un endroit où l'on ne se souciait guère de respecter la loi.

Tout ceci me transportait d'aise. J'avais lu une foule d'histoires sur la criminalité dans l'Oklahoma et nombre de types que j'avais connus à Hutchinson étaient originaires de cet état. Et voilà que j'y débarquais à mon tour! Bon sang, n'importe quel gars à qui j'adressais la parole pouvait être venu là pour échapper à la police. Ou encore ses parents ou ses grands-parents avaient peut-être été des hors-la-loi en cavale.

DeVol était pressé de se mettre au travail, et on a donc fait un casse dans une quincaillerie pour se procurer des outils. Le lendemain, on est allés à Alva et on a volé des armes et un peu de fric pour couvrir nos dépenses. DeVol était un mec plein de sang-froid et j'aimais bien travailler avec lui. En traversant Enid, par exemple, il s'est tourné vers moi et il a secoué la tête :

– Trop chaud pour nous, ce patelin. Pas question d'y faire les cons.

Il s'était fait arrêter une fois dans cette ville et ne voulait pas tenter le diable. Par une ironie du sort, pourtant, c'est à Enid même qu'il s'est fait tuer sept ans plus tard par le chef de la police. Mais DeVol n'est pas parti tout seul : il a tué deux policiers avant de mourir.

Étant donné la façon dont DeVol naviguait, les flics pouvaient toujours courir pour retrouver notre trace. On est allés à Perry, où on a abandonné notre Studebaker, puis on a pris le train jusqu'à Guthrie. C'était facile de se procurer une voiture dans une ville bourrée de riches marchands de

pétrole. On a volé une limousine Franklin, DeVol a trafiqué l'allumage et on a filé vers Tulsa.

On est restés un certain temps à Tulsa chez ses parents et ensuite chez un de ses frères, Clarence, qui gagnait sa vie en rançonnant les gosses de riches le long de l'allée des amoureux le samedi soir. Clarence m'a fait l'effet d'être légèrement dingue. Ça ne me gênait pas de braquer le propriétaire d'un magasin, comme DeVol et moi l'avions fait plusieurs fois. Dans un magasin, au moins, on peut espérer filer avec pas mal de fric, mais Clarence, avec son système, courait beaucoup de risques pour un maigre profit. Je faisais mon apprentissage.

Une ou deux fois au cours de cette année 1929, DeVol et moi avons interrompu nos voyages pour aller à Chicago étudier les occasions de se faire du fric facile. Une de nos visites n'a pas réussi à DeVol. La police l'a ramassé et ramené à Hutchinson. Quant à moi, je ne me suis pas fait arrêter, mais j'en ai drôlement bavé quand je suis allé rendre visite à mes parents. Mon père insistait pour que je me livre à la police, que je termine mon temps en prison, et que je recommence ensuite une vie nouvelle avec ma mère et lui.

– Ce que tu fais n'a pas de sens, ne cessait-il de me répéter. Si tu ne marches pas droit, tu seras toute ta vie un homme traqué.

En fait, les discours de mon père m'avaient fait une certaine impression. DeVol était de nouveau en taule et je n'avais plus personne avec qui voyager; j'ai donc fini par me trouver un boulot à la boulangerie Becker dans le North Side. Mes parents étaient ravis. J'étais ouvrier boulanger et ils pensaient que je m'étais enfin rangé. Là-dessus, le

vieux Becker a commencé à perdre de l'argent à la bourse et a décidé qu'il pouvait se passer d'employé. J'ai accueilli la nouvelle avec satisfaction. Je commençais de nouveau à avoir envie de bouger. J'ai filé de Chicago et me suis remis à voler et à cambrioler.

Le seul point noir dans ma vie à ce stade-là, c'était qu'elle semblait se composer d'une succession de petits coups minables. Rien qui en vaille vraiment la peine. Je faisais la connaissance d'un gars et on braquait le pompiste d'une station-service. Ou alors on volait une voiture. Ou on pénétrait dans une pharmacie, on volait des médicaments et on les revendait à des camés. L'argent filait entre mes doigts. Je me retrouvais quelquefois sans fric et sans un seul coup en vue ; j'étais alors obligé de télégraphier à ma sœur Emily à Chicago pour la taper. Elle n'a jamais refusé, mais ça me déplaisait de faire appel à elle, alors que j'étais censé me débrouiller tout seul. Je n'avais pas perdu mes illusions. J'étais seulement impatient d'accéder à des sphères plus élevées dans la criminalité.

J'ai vasouillé ainsi jusqu'à la fin de l'année 1929, sans grands résultats, et c'est alors que DeVol, rendu à la liberté, est venu mettre un peu d'animation dans ma vie. Il avait été transféré d'Hutchinson à Lansing, une prison du Kansas où on pouvait obtenir une remise de peine si on travaillait dans la mine de charbon. DeVol est donc descendu dans la mine et a été libéré plus tôt. Il m'a aussitôt proposé un boulot destiné à reconforter un peu les amis qu'il s'était faits à Lansing. D'après lui, les gars avaient besoin de vêtements. À Lansing, les détenus avaient le droit de garder leurs propres chemises et leurs chaussures, mais n'avaient aucun moyen

de les remplacer une fois usés. L'idée de DeVol, c'était de cambrioler un magasin de fringues et d'expédier la camelote aux copains.

Une vraie partie de rigolade. DeVol a choisi un magasin dans la ville de Bristow, en Oklahoma et un dimanche, tard dans la nuit, on s'y est fauflés par une lucarne. On est restés quatre bonnes heures dans la boîte. DeVol avait une longue liste où figuraient, par tailles, les complets, les chaussures et les chapeaux destinés à deux douzaines de détenus de Lansing, avec indication de leurs couleurs préférées et de leurs goûts en général; on avait tout à fait l'air de deux employés s'affairant pour réunir les marchandises demandées par nos clients. Il y avait des sacs de voyage dans le magasin et on en a bourré huit. Le reste, on l'a emballé dans un grand rideau. Une fois le tout chargé dans la voiture – volée, comme d'habitude – on ne voyait pratiquement plus rien par la lunette arrière.

De retour à l'hôtel, on a déballé les vêtements et on les a disposés en piles séparées pour les copains de DeVol. On a ensuite fait des paquets individuels avec du papier d'emballage costaud, on a collé des étiquettes dessus, affranchi chaque paquet avec le nombre de timbres nécessaire, inscrit soigneusement l'adresse en caractères d'imprimerie, en omettant toutefois de préciser l'adresse de l'expéditeur, et on a envoyé le tout à Lansing. On était drôlement heureux après avoir terminé notre B. A., – et plus heureux encore quelques mois plus tard quand on a appris que chaque paquet était arrivé à destination. Et, au fait, on a également gardé quelques-unes de ces fringues de luxe pour remonter notre propre garde-robe.

DeVol et moi, on s'est ensuite lancés dans une série de boulots en Oklahoma et dans le Kansas, et la plupart ont été assez fructueux. Pourtant, je me rappelle un cambriolage de nuit dans une agence Chrysler de Sapulpa, en Oklahoma, qui nous a rapporté 80 malheureux dollars et le lendemain, on a lu dans le journal que le propriétaire de l'agence prétendait avoir perdu 800 dollars. Ce faisant essayait manifestement d'entuber sa compagnie d'assurances. À cette époque-là, on rencontrait des escrocs à tous les coins de rue.

J'étais toujours plein d'admiration pour DeVol et le laissais toujours être le chef. Mais il y avait quelque chose chez lui qui commençait quand même à m'inquiéter. Il y a eu, par exemple, cet incident au drugstore de Perry, en Oklahoma. Il avait fait le coup tout seul, sans moi, et il m'a raconté qu'après s'être introduit dans la place, il a entendu quelqu'un dans la ruelle derrière le magasin lui crier de sortir de là, les mains en l'air. Eh bien, d'après DeVol, au lieu de chercher une issue pour s'échapper, il a fait irruption dans la ruelle en déchargeant son automatique 45. Et il a laissé un type sur le carreau, avec le sang qui lui jaillissait par un trou dans le cou. DeVol pensait avoir touché le gars en pleine veine jugulaire, et il avait une drôle de lueur dans l'œil en racontant l'histoire.

Peu de semaines après, et de nouveau sans moi, DeVol a eu des ennuis encore plus sérieux. En compagnie d'un dur du nom de Dago Howard, il a forcé le coffre d'une salle de billard-restaurant de Lexington, dans le Missouri. Après le cambriolage, un flic leur a sauté dessus dans une ruelle. Il y a eu échanges de coups de feu et DeVol a tué le flic. L'idée m'est venue plusieurs fois que ça n'était peut-être

pas bien malin de ma part de rester avec DeVol après cette affaire. Pour les autres policiers, l'assassin d'un flic est l'homme à abattre. Mais je ne l'ai pas laissé tomber.

Les temps étaient durs pendant les premières semaines de 1930. Presque tous les trains de marchandises qui traversaient l'Oklahoma, le Missouri et le Nebraska étaient bourrés de chômeurs qui partaient vers d'autres régions en quête de travail. Et même si DeVol ne ramassait pas précisément une fortune avec ses coups, il nous procurait en tout cas assez d'argent pour vivre.

– Ça fait chier, a déclaré un jour DeVol, en déplorant le fait qu'il y ait si peu d'argent dans les magasins qu'on cambriolait. Mais on s'en sort quand même et c'est ça qui compte.

DeVol n'allait pas se laisser démoraliser par la Dépression. Il était toujours en train de mijoter un projet quelconque. C'est pourquoi, vers la fin de mars 1930, on a mis le cap sur Kansas City. Il avait repéré une académie de billard. Le boulot était fixé pour un dimanche soir, et dans l'après-midi, par cette belle journée ensoleillée de printemps, on est allés se balader un peu en voiture pour se détendre les nerfs. On avait quelques outils à l'arrière de la bagnole, un poinçon affûté pour percer le coffre et un marteau pour enfoncer le poinçon. Le marteau était une véritable œuvre d'art. Il était fait d'un long morceau de tuyau dans lequel on avait foré un trou, et d'un autre bout de tuyau, de deux centimètres de diamètre environ, qu'on avait inséré dans le trou. On avait bourré ce bout de tuyau avec du plomb pensant que ça amortirait le bruit.

Bref, on roulait le long de M<sup>c</sup>Gee Boulevard à Kansas City avec les outils à l'arrière et DeVol au volant qui se plaignait des brûlures d'estomac dues au whisky qu'il avait bu la veille, quand j'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Les flics ! Je ne sais pas ce qui avait attiré leur attention, mais ils nous filaient le train... deux motards qui fonçaient droit sur nous. Ils nous ont fait arrêter sur le bas-côté et ont commencé à nous questionner. DeVol et moi leur avons donné de faux noms, et on a inventé une histoire fantaisiste pour expliquer notre présence à Kansas City.

- Quel métier vous faites ? a demandé un des flics à DeVol.
- Je suis plombier.
- Faites voir vos mains.

Les mains de DeVol étaient calleuses à force d'avoir percé tant de coffres, mais il avait des ongles plus longs que ceux d'une fille.

– Tu te fous de ma gueule ? a dit le flic. Un plombier avec des ongles de cette taille ?

Le flic s'est mis à fouiller à l'arrière et il est tout de suite tombé sur les outils. Il n'a pas eu le moindre doute sur l'usage qu'on comptait en faire. Les deux flics ont dégainé leurs armes en un éclair et on a pris le chemin du commissariat.

Ce qui s'est passé là-bas, en bref, c'est que les flics de Kansas City nous ont tabassés. Ils pensaient avoir mis la main sur deux criminels importants. Ils croyaient qu'on avait passé l'hiver à percer des coffres dans toute la ville. Ça n'était pas le cas, bien sûr, mais on avait des tas d'autres choses à cacher et DeVol et moi, on s'est efforcés de servir aux flics des faux noms et des histoires bidon. Ça n'a servi à rien car ils disposaient de deux avantages sérieux : le temps

et la force. Et ils connaissaient quelques méthodes plutôt douloureuses. Ils essayaient de me faire avouer tous les cambriolages de coffres de Kansas City et un flic particulièrement costaud avait un truc qui consistait à me coincer quatre crayons entre les doigts et le pouce d'une main et à la serrer de toutes ses forces. Il se plaçait ensuite derrière moi et m'enfonçait violemment les pouces derrière les oreilles. Tout ce qu'il inventait faisait un mal de chien. Les autres flics n'étaient pas aussi scientifiques, ils se contentaient de me foutre sur la gueule.

Le tabassage s'est poursuivi toute la nuit du dimanche et une partie de la matinée sans que DeVol ni moi on avoue grand-chose. Ce troisième degré a finalement été abandonné pour une raison bien simple: un inspecteur qui venait prendre son service m'a reconnu comme étant Alvin Karpis, le gars condamné à une peine de cinq à dix ans et qui s'était évadé de Hutchinson l'année précédente. Qu'est-ce que je pouvais faire? Ils me tenaient. J'ai reconnu que j'étais bien Karpis et on m'a réexpédié à Hutchinson où le toubib m'a dit que j'allais probablement perdre toutes mes dents de devant et que d'ici quelques jours je passerais par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel à partir de la taille. Mes oreilles étaient déjà noires comme du charbon.

– Ils les ont passés à tabac pour de bon, a raconté le gardien qui m'avait ramené en prison. Paraît que Karpis et DeVol ont pris la pire dérouillée que les flics de Kansas City aient jamais flanquée à qui que ce soit.

Je suis donc retourné à Hutchinson pour finir de purger ma première condamnation, plus une petite rallonge pour

m'être évadé, mais sans condamnation supplémentaire pour les boulots que j'avais faits pendant mon année de liberté. Les flics ne m'avaient épingle pour aucun d'entre eux et ils ne collèrent pas non plus le meurtre du flic de Lexington sur le dos de DeVol. Quand je me suis retrouvé à Hutchinson, j'avais, sur différents points de vue, une tout autre opinion que lors de mon premier séjour. Je haïssais les flics, pour commencer. Et, en outre, j'étais plus décidé que jamais à devenir un caïd et à m'enrichir. Je n'étais pas un tueur. En tout cas, je ne me sentais pas l'âme d'un tueur. J'étais tout à fait pour l'utilisation d'armes de poing ou de Thompson au cours de hold-up afin de les rendre plus musclés, et je ne voyais pas d'inconvénients à lâcher quelques balles pour écarter les flics ou même pour les neutraliser. Mais je n'éprouvais aucune excitation à l'idée de tuer, comme c'était le cas de DeVol. Je tenais essentiellement à devenir un véritable professionnel. La qualification de professionnel revêtait une grande importance à mes yeux. Et je voulais gagner de l'argent. Mais d'abord, il fallait me démerder pour sortir de Hutchinson.